



l'uniscope

ACTUALITÉS

Un cours public
sur l'Expo 64 (p. 4)

CAMPUS

Nouveaux biotopes
pour les amphibiens (p. 9)

SAVOIRS

Notre enquête : à quoi
ça sert un doctorat? (p. 12)

Une haute idée de l'interdisciplinarité

Thomas David, historien, professeur à l'UNIL, évoque les différents développements du Collège des humanités qui gère le programme de sciences humaines et sociales destiné aux étudiants de l'EPFL, et dont il est le directeur. (p. 6)

2 Espresso

Image du mois

DANIEL BRÉLAZ, syndic de Lausanne, **Dominique Arlettaz**, recteur de l'UNIL et **José Manuel Barroso**, président de la Commission européenne, le 17 octobre lors de la remise de la médaille d'or de la Fondation Jean Monnet.



O. Grosjean © UNIL

Le chiffre 5000

LE NOMBRE D'ABONNÉS AU COMPTE TWITTER officiel @unil a franchi ce cap symbolique le 30 septembre dernier. A la mi-octobre, c'est la page Facebook de l'Université qui atteignait à son tour un chiffre rond, en rassemblant 9000 personnes.



RETROUVEZ-NOUS SUR FACEBOOK
www.facebook.com/unil.ch



Edito

de Francine Zambano
rédactrice en chef

Pour son dernier cours public de l'année, l'UNIL se penche, le 26 novembre, sur l'Expo 64, qui a marqué les Suisses de l'époque. Mais fascine-t-elle toujours? A quoi sert encore ce type d'expositions? Les historiens François

Vallotton et Olivier Lugon s'expriment en page 4 de *l'uniscope*.

Rencontre imposante ensuite (p.6) avec Thomas David, professeur à l'UNIL, directeur du Collège des humanités, créé en 2004 pour apporter aux étudiants de l'EPFL un complément de formation obligatoire en sciences humaines et sociales en collaboration étroite avec l'UNIL.

Sujet campus à lire en page 9. Sept biotopes ont été construits pour recréer un habitat favorable au crapaud calamite et au crapaud sonneur à ventre jaune qui avaient disparu du site, comme

l'explique Sylvain Dubey, maître assistant au Département d'écologie et d'évolution (DEE).

Sinon, vous connaissez la Cesul? *L'uniscope* vous présente en page 10 la Cellule des sports universitaires lausannoises. Bilans sportifs, conseils en nutrition, entraînements individuels ou en groupe, la Cesul étoffe ses prestations ouvertes aussi bien aux membres de la communauté UNIL-EPFL qu'aux externes.

Par ailleurs, un doctorat, ça sert à quoi? En page 12, notre rédactrice propose une enquête sur cette thématique.

Entendu sur le campus Petite astuce

«Bon, j'ai rien compris, mais, en gros, tu dois savoir ça par cœur...»
«Ah ouais, les statistiques, c'est tout-à-fait ça!»

Des étudiants révisent ensemble leur cours, à la cafétéria de l'Amphimax.

Lu dans la presse

«La télévision devient son propre sujet. C'est une manière de mettre l'accent sur le fait qu'elle est vue en famille, en groupe, contrairement à Internet». Gianni Haver, professeur de sociologie, dans un article du *Matin* du 16 octobre consacré à une nouvelle émission de télé-réalité.



L'HIVER VIENT! POUR VOUS AIDER À LUTTER

CONTRE LE FROID, la boutique de l'UNIL propose un nouvel article. Une bouteille isotherme (ou *mug* en VO), destinée par exemple à contenir du thé, de la tisane ou du café, vient d'être ajoutée à l'assortiment. Elle est disponible à la réception d'Unicom, au deuxième étage de l'Amphimax. Histoire de se remémorer les beaux jours, la mascotte de l'institution gambade au pied de cet objet, vendu au prix de 17 francs.

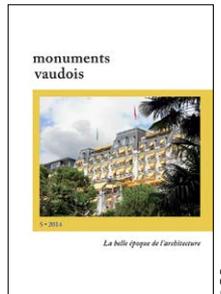
www.unil.ch/boutique

Terra academica

LE CINQUIÈME NUMÉRO DE MONUMENTS VAUDOIS

consacre un dossier à la « belle époque de l'architecture », autour de 1900. Ainsi, trois articles traitent de la promotion des hôtels de Montreux, de l'architecte Louis Villard et de l'ensemble bâti à l'angle des Terreaux et de la rue Mauborget à Lausanne. Annuelle et richement illustrée, cette revue de recherche publie des articles fouillés, mais très accessibles aux personnes intéressées par le patrimoine. Grâce à ces textes, des bâtiments et des lieux qui peuvent sembler connus reçoivent un éclairage nouveau. Parmi les auteurs figurent aussi bien des étudiants de l'UNIL et des chercheurs que des historiens indépendants.

Parution le 14 novembre. www.unil.ch/monumentsvaudois



© DR

Alors le doctorat, une entreprise prestigieuse ou hasardeuse ?

Puis en page 15, *l'uniscope* vous propose le portrait de Tanja Schwander, qui prend la relève de Daniel Cherix.

Place ensuite (p.17) à Alessio Petrizzo, historien passionné par les tatouages au XIX^e siècle, suivi en page 19 des explications de Jacques Ehrenfreund, organisateur d'un colloque sur la circoncision, puis de l'interview (p.20) de Didier Viviers, recteur de l'Université libre de Bruxelles et de la présentation du tout nouveau Welcome Centre de l'UNIL (p. 23).

Les uns les autres

LE PRIX NOBEL D'ÉCONOMIE 2014 a été attribué lundi 13 octobre à Jean Tirole, par ailleurs docteur honoris causa de l'Université de Lausanne dans le domaine des Hautes études commerciales (HEC). Ce titre lui avait été décerné le 31 mai 2013 afin de le récompenser pour l'ensemble de ses travaux dans le domaine de l'organisation industrielle. Thomas von Ungern-Sternberg, doyen de la Faculté des HEC, relève que « les travaux de Jean Tirole ont



© CNRS-C. Lebedinsky

tout particulièrement influencé théorie des jeux, analyse de la concurrence et réglementation qui ne cessent de gagner d'actualité depuis la crise et vont influencer notre manière d'organiser la société pendant encore des décennies ».

Campus durable



© DR

UNE DÉCOUVERTE DE « LA BOURSE AUX FRUITS » EST ORGANISÉE LE 12 NOVEMBRE de 12h15 à 13h à l'Anthropos Café. Cette coopérative emploie des personnes en réinsertion professionnelle pour récolter et transformer des fruits et légumes issus de vergers traditionnels et d'exploitations agricoles biologiques. Les produits, notamment des soupes, confitures et jus, sont vendus à l'Epicentre. La rencontre est organisée dans le cadre des « Escales durables », qui ont lieu toutes les deux semaines sur le campus et qui, ce semestre, mettent

en lumière des initiatives liées à l'agriculture alternative.

Plus d'informations sur www.unil.ch/durable et bourseauxfruits.semblance.ch

BRÈVES



ANTICIPER LE CHOC CULTUREL

Outre les aspects administratifs et logistiques, comment se prépare-t-on à vivre à l'étranger ? Cet atelier vous propose quelques pistes pour anticiper l'inévitable choc culturel auquel tout expatrié est confronté à un moment ou l'autre de son séjour. Des alumni témoignent de leurs expériences et une spécialiste du changement et vous invite à une réflexion commune. Rendez-vous le 12 novembre, à 18h30, au Café Anthropos. Inscription indispensable avant le 6 novembre sur www.unil.ch/alumnil.

Informations : contact.alumnil@unil.ch.

L'INVENTION DE LA RACE

Le concept est né vers le milieu du XVIII^e siècle chez les naturalistes européens. Dirigé par Nicolas Bancel, Thomas David et Dominic Thomas, le livre *L'invention de la race* (éditions La Découverte) s'intéresse de près à la diffusion de ce concept qui se répand au gré des réseaux scientifiques et marchands, pour aboutir sur les théories du racisme scientifique. Les articles évoquent les particularités du concept dans différents pays européens, en Asie orientale, en Russie, en Afrique. Des laboratoires européens aux zoos humains en Europe et aux Etats-Unis, la race se mesure, se construit puis se popularise à travers le dessin, la photographie, jusqu'à l'exhibition ethnique qui s'éteint dans les années 1920. Cette « spectacularisation » de l'autre alimente en retour des travaux anthropologiques et nourrit encore certains stéréotypes actuels.

CENTRE CANTONAL DE L'AUTISME

Clinicienne à l'Hôpital Robert Debré à Paris, spécialiste des soins et de la recherche sur les bases biologiques de l'autisme, Nadia Chabane a été nommée professeure ordinaire à l'UNIL, responsable de la Chaire d'excellence Hoffmann et directrice du Centre cantonal de l'autisme, premier du genre en Suisse, fruit d'un partenariat UNIL-CHUV, avec le soutien de la Fondation Hoffmann et de l'EPFL. Le canton de Vaud souhaite développer des méthodes de diagnostic, coordonner et fédérer les ressources de recherche, renforcer l'enseignement dans ce domaine et lancer des campagnes d'information auprès du public.



F. Imhof © UNIL

Lors du cours public du 26 novembre, Olivier Lugon et François Vallotton se pencheront sur l'Expo 64, qui a marqué durablement les Suisses.

L'Expo 64 fascine-t-elle toujours ?

Konstantin Büchler

Voici cinquante ans s'achevait l'Expo 64. Cet événement a offert aux Suisses l'occasion de porter un regard nouveau sur leur société et de donner l'impulsion de débats dont les échos se font encore entendre aujourd'hui. Le 26 novembre prochain, l'UNIL organise un cours public à ce sujet (voir encadré). Cinq experts y exposeront leur analyse de l'histoire, de la fonction et de l'avenir des expositions. Olivier Lugon, enseignant à la section d'histoire et d'esthétique du cinéma de la Faculté des lettres, et François Vallotton, enseignant à la section d'histoire de la Faculté des lettres, font partie des intervenants de ce cours.

« Tout citoyen a une position face à l'objet exposition. Ce cours peut potentiellement intéresser tout le monde. Non seulement il existe un imaginaire important lié aux expositions, mais encore l'activité scientifique est intense sur cette thématique. Un large public peut donc bénéficier d'un éclairage sur les expositions comme spectacles et prendre conscience de leurs transformations sur le long terme », suggère François Vallotton.

Une posture ambivalente

Lorsqu'on demande à Olivier Lugon et à François Vallotton à quoi servent les expositions nationales et universelles, la contextualisation s'impose d'elle-même. « Les fonctions des expositions ont changé avec le temps, explique Olivier Lugon. D'abord, elles ont été un outil de promotion économique et, dans le cadre international, de confrontation politique. Toutefois, avec la concurrence d'autres outils de promotion et de communication, ces fonctions perdent de leur importance et l'utilité de ces expositions est, à chaque nouvelle occasion, interrogée. »

La particularité de l'Expo 64 réside dans l'invention d'une posture ambivalente. L'événement sert à la fois de célébration patriotique, de spectacle, d'espace didactique et de regard critique sur une époque. Plusieurs attractions de l'Expo 64 ont bousculé les visiteurs dans leur confort et leurs certitudes. Gulliver et son sondage « Un jour en Suisse », qui cherchait à



François Vallotton et Olivier Lugon figurent parmi les intervenants du cours public. F. Imhof © UNIL

dresser le profil idéologique des Suisses, les cinq films d'Henry Brandt *La Suisse s'interroge*, qui affrontaient plusieurs questions politiques difficiles, et la sculpture *Eurêka* de Tinguely, machine ironique qui moquait le progrès et la technique, se sont fait une place dans les mémoires à ce titre.

De vrais succès populaires

Nombreux sont celles et ceux qui se souviennent des polémiques ayant accompagné l'Expo 64 en particulier et les expositions nationales en général. Nos deux chercheurs les considèrent inhérentes à ce type de manifestation.

Fait nouveau en 1964, ces controverses sont également suscitées par la direction elle-même, qui veut interroger et surprendre. Ce qui n'a pas empêché, malgré un départ laborieux, le succès public de l'exposition, qui accueillera au final 11,7 millions de visiteurs, contre 10,5 millions à la Landi de 1939 et 10,3 millions à Expo 02.

Evaluer la réception d'une exposition est un sujet délicat. « Le regard rétrospectif des visiteurs a de fortes chances d'être biaisé : les médias contribuent à reconstruire les souvenirs. De plus, la direction d'une exposition présente une sélection d'attractions choisies comme lieux phares, argumente François Vallotton. Ainsi, le mésoscaphe de Jacques Piccard passe pour un *highlight* dans le parcours d'Expo 64, alors que le prix de l'attraction, sa mise en service tardive et le nombre de places disponibles n'ont permis qu'à un nombre très limité de visiteurs de vivre l'expérience de la descente vers le fond du lac. »

L'observatoire d'une société

Les succès attribués à certaines installations et les polémiques liées à leur création, considérés sans distance, brouillent la compréhension de ces événements hybrides. « Une exposition, telle Expo 64, assemble l'exploration thématique, une volonté pédagogique, un désir de divertissement et une socialisation large, rappelle François Vallotton. Pour cette raison, il s'agit d'un observatoire privilégié des transformations sociales, politiques et culturelles d'une société. »

Et Olivier Lugon d'enchaîner : « Bien sûr, une petite minorité des visiteurs découvre alors la modernité artistique ou technique. Mais l'étonnement de la majorité du public se situe plutôt dans le fait que cette modernité artistique lui est présentée comme image de la Suisse. » A l'Expo 64, on ne trouve plus de petit village suisse miniature et bucolique. La direction propose une association inhabituelle de représentations : la Suisse comme société de consommation en plein épanouissement, dans le secteur « L'art de vivre », ou encore la Suisse comme pays de cinéma, par exemple au travers du film *La Suisse vigilante*, métrage à succès au ton patriotique et au style hollywoodien.

Pour s'assurer un succès espéré au moins égal à celui de la Landi de 1939 tout en proposant une nouvelle approche critique, la direction de l'Expo 64 prend des risques mesurés. On s'assure alors d'un équilibre entre mise à distance et reconnaissance. « Les ingrédients identitaires pour garantir

l'adhésion du public sont présents : le chocolat suisse est exposé, bien que dans le cadre de la production industrielle mécanisée et non pas dans celui des paysages de montagnes. Ce que ces expositions changent, c'est le regard que la Suisse porte sur elle-même et l'image qu'elle entend donner d'elle-même », ajoute François Vallotton.

L'avenir des expositions

Au vu du succès de la dernière exposition universelle, à Shanghai en 2010, et de l'attractivité générale des grandes foires internationales d'art, nos deux experts estiment non seulement que la forme de l'exposition n'est pas en perte de vitesse, mais encore qu'elle vit avec le XXI^e siècle une véritable renaissance. La question de son développement futur se pose donc.

Selon Olivier Lugon, la figure centrale qui donne corps à l'exposition était en 1939 et 1964 l'architecte en chef. « Or, lors de la conception d'Expo 02, il a été discuté de nommer une « artiste en cheffe », en la personne de Pipilotti Rist, observe Olivier

Lugon. Ce type d'option n'était pas envisageable en 1964. Bien que l'idée ait été finalement abandonnée, une tendance actuelle consiste à capitaliser sur la montée en force des expositions d'art contemporain. »

Prudents, les deux chercheurs synthétisent les principaux enjeux de la prochaine exposition nationale, prévue pour 2027. « Bien que tout soit encore à faire, les organisateurs devront s'appuyer sur les expériences précédentes. Ils auront de toute manière besoin d'un projet fédérateur, avec une véritable force de mobilisation, basée notamment sur l'architecture des lieux », avance François Vallotton. En attendant de connaître quels risques mesurés la direction prendra, parions que la recherche de la juste proportion entre spectacle et critique s'imposera encore une fois. « Il est envisagé de donner à cette exposition nationale une dimension supranationale, en impliquant l'Allemagne et l'Autriche dans le projet », conclut Olivier Lugon. Dans le contexte politique actuel, cette nouvelle audace pourrait bien nous amener quelques polémiques pour les années à venir.

VITRINE DE LA NATION OU DISNEYLAND?

Par sa formule « **Autrement dit – Les cours publics de l'UNIL** », l'Université de Lausanne propose à toutes les personnes intéressées par le savoir vivant de prendre connaissance, le temps d'une soirée, de la recherche la plus actuelle sur une question de société. Plusieurs spécialistes invités présentent leur compréhension du sujet abordé et répondent aux questions du modérateur et du public.



Dans le cadre du cours public du 26 novembre, cinq intervenants sont invités à échanger sur le thème « **50 ans après Expo 64, à quoi servent encore les expositions?** » :

- **Jacqueline Fendt**, professeure ESCP Europe, Paris
- **Nicolas Bideau**, ambassadeur, chef Présence Suisse
- **François Vallotton**, professeur UNIL, section d'histoire, Faculté des lettres
- **Olivier Lugon**, professeur UNIL, section d'histoire et esthétique du cinéma, Faculté des lettres
- **Yohan Ariffin**, maître d'enseignement et de recherche UNIL, Faculté des sciences sociales et politiques

Eric Burnand, journaliste et producteur à la RTS, officiera en tant que modérateur.

Autrement dit – Les cours publics de l'UNIL
« 50 ans après Expo 64, à quoi servent encore les expositions? »
Mercredi 26 novembre à 18h
Amphimax, auditoire Erna Hamburger

 www.unil.ch/autrementdit

Sous le signe des humanités et de l'interdisciplinarité

Rencontre avec Thomas David, historien, professeur à l'UNIL et directeur du Collège des humanités, qui gère le programme de sciences humaines et sociales destiné aux étudiants de l'EPFL.



Le professeur Thomas David, directeur du Collège des humanités. F.Imhof@UNIL

Nadine Richon

Depuis août 2013, il dirige le Collège des humanités (CDH), créé en 2004 pour apporter aux étudiants de l'EPFL un complément de formation obligatoire dans le domaine des sciences humaines et sociales, en association étroite avec l'UNIL. L'historien Thomas David, professeur à la Faculté des sciences sociales et politiques, enseigne dans le cadre du CDH depuis le début de cet échange de prestations formalisé par l'UNIL et l'EPFL, celle-ci donnant aux étudiants de l'Université (de médecine et de biologie mais aussi de géologie et des sciences criminelles) des cours de maths, chimie et physique,

à travers le Collège des sciences. L'actuel directeur du CDH est donc issu de ce corps enseignant de l'UNIL qui a donné et donne une partie de son temps à un partenaire institutionnel privilégié, avec lequel l'Université partage non seulement un campus mais encore une haute idée de l'interdisciplinarité.

Thomas David a vécu sa nomination comme une reconnaissance de ce travail effectué depuis 2004 par des professeurs dont le cahier des charges prévoit un enseignement à l'UNIL et à l'EPFL, avec la nécessité de jongler entre deux types d'institution et deux styles d'étudiants dotés de formations de base et d'intérêts différents.

Après quelques années, comme le montre une récente enquête sur la pertinence des sciences humaines et sociales (SHS) à l'EPFL, il semble que les commissions d'enseignement, les enseignants du programme et les étudiants sont particulièrement sensibles à l'ouverture d'esprit amenée par les SHS, à la possibilité d'acquérir des savoirs complémentaires et à la contribution des SHS dans l'amélioration de la qualité des formations techniques. La belle diversité des cours proposés est soulignée comme un atout à préserver, de même que la liberté de choix offerte aux étudiants qui peuvent puiser dans six grandes orientations : connaissances, sciences et technologies ; économie, travail et entreprise ;

individus, relations et institutions; identités, cultures et diversité; arts, esthétique et créativité; environnement humain et naturel.

« Grâce au travail de mes prédécesseurs à la tête du CDH et à l'implication des professeurs, les sciences humaines et sociales sont entrées dans les mœurs

de l'EPFL », souligne Thomas David, qui est intégré dans la direction académique avec les autres doyens de l'institution.

Des enjeux globaux

En phase d'innovation et de développement, le CDH exige un gros investissement de la part de son directeur. Thomas David poursuit également ses recherches sur les élites en Suisse (dernière en date sur les élites académiques avec un projet de site web qui sera développé par ses étudiants à l'UNIL) et veut conserver une activité d'enseignement au sein du CDH. « Le Collège a préparé ces deux dernières années un nouveau cours sur les enjeux mondiaux, suivi par 1800 étudiants répartis selon six thématiques enseignées en binôme par vingt-cinq professeurs SHS et ingénieurs: l'énergie, la santé, la communication, l'alimentation, le climat et la mobilité »,

« Les sciences humaines et sociales sont entrées dans les mœurs de l'EPFL. »

détaille-t-il. Particularité de cette offre destinée au cycle propédeutique: les étudiants encadrés par cinquante étudiants-assistants

de l'UNIL et de l'EPFL sont amenés à présenter un travail personnel sous la forme d'un poster. « Il s'agit de les familiariser très tôt avec une réflexion

sur la science dans la société et sur la réalité de l'interdisciplinarité », précise le directeur. Lui-même enseigne avec un collègue de l'EPFL dans le module santé et donne, par ailleurs, un autre cours de bachelor et de master axé sur l'histoire de la mondialisation (par exemple à travers l'histoire des produits excitants comme le café, le cacao, la cocaïne...).

Gage de la complémentarité de deux institutions voisines, le programme SHS est un défi à la fois scientifique et institutionnel. « Cet enseignement doit être valorisé au sein même de l'UNIL, afin d'impliquer encore davantage les enseignants dont c'est, pour partie, le cahier des charges et de motiver d'autres professeurs des différentes facultés pour éviter, par exemple, que certains d'entre eux enseignent durablement plus à l'EPFL qu'à l'UNIL. Il faut veiller à un tournus pour assurer la variété de l'offre et continuer à

développer l'interdisciplinarité », conclut Thomas David.

Deux instituts en plein essor

Le Collège des humanités, ce sont aussi deux instituts dédiés l'un aux humanités digitales – un domaine particulièrement fécond pour la collaboration scientifique entre l'UNIL et l'EPFL – et l'autre aux « areas studies ». Appelés à travailler dans différentes régions du monde, les ingénieurs reçoivent ainsi une sensibilisation à cette problématique, qui portait jusqu'ici uniquement sur les continents indien et chinois. Avec l'engagement dès janvier 2015 d'un spécialiste du Caucase et de la Russie, l'ancien journaliste Eric Hoesli, c'est une autre région stratégique qui s'ouvre aux étudiants. Les « areas studies » visent également à offrir la possibilité d'avoir une expérience sur le terrain. Avec cette offre de formation spécifique – dont la gestion a été confiée au CDH – la collaboration s'intensifie sur l'arc lémanique entre l'EPFL, l'UNIL et l'UNIGE.

En outre, le programme Cross (Collaborative Research on Science and Society), créé en 2012 alors que le CDH était dirigé par le Prof. Francesco Panese, se poursuit avec, pour 2014, un appel à contributions sur le thème de la « circulation ». L'UNIL et l'EPFL financent la préparation de ces projets transdisciplinaires destinés à être soumis au FNS ou à d'autres instances nationales et internationales. Les requêtes doivent être présentées par au moins un chercheur de chaque institution. Ces personnes se rencontrent spontanément ou sont mises en contact les unes avec les autres par l'intermédiaire du Collège. Pour la troisième année consécutive, il s'agit pour l'UNIL et l'EPFL d'associer des spécialistes des sciences humaines et sociales, d'un côté, et des sciences de la vie, de la nature et de l'ingénierie, de l'autre, sur des thématiques et des enjeux sociotechniques contemporains. Les lauréats 2014 seront connus début décembre.

UN ENSEIGNANT RACONTE

Economiste, maître d'enseignement et de recherche à la Faculté des HEC, Samuel Bendahan donne un cours de bachelor et un cours de master aux étudiants de l'EPFL. Il faut selon lui accentuer l'aspect vulgarisateur et éclairer les notions avec des exemples concrets et immédiats. « Je leur apporte des théories économiques de base qu'ils ignorent, mises en relation avec ce qui se passe dans l'actualité suisse et internationale », raconte-t-il. L'immigration, le salaire minimum, autant de sujets riches d'implications économiques. « Concernant le salaire minimum, j'ai créé une plateforme de débat en ligne sur laquelle les étudiants devaient documenter leur opinion en allant chercher des travaux scientifiques sur la question », précise-t-il. Dans son cours de master, il a offert la possibilité aux étudiants d'organiser entièrement, depuis la recherche de fonds initiale, le Salon des technologies de l'EPFL, où des dizaines de laboratoires vulgarisent ce qu'ils font dans le domaine de la robotique, des prothèses et autres réalisations. Il mentionne encore la tenue d'une émission *Forum* dans son cours, avec des invités du monde politique et l'occasion pour les étudiants d'intervenir dans ce débat animé par la radio romande. De l'organisation, du management, du leadership, du concret... La méthode Bendahan rencontre un franc succès dans une institution où cet amateur d'échanges interdisciplinaires se sent bien intégré. « Il y a des architectes, des ingénieurs, des spécialistes du cerveau... je ne comprends pas tout mais on arrive à dialoguer et à construire quelque chose en commun », assure-t-il.

du 13 au 15 novembre

L'ILLUSION COMIQUE

De Pierre Corneille
Par CDF-Théâtre des Osses
Mise en scène Geneviève Pasquier
& Nicolas Rossier

du 20 au 22 novembre

LA VERY MUSIC BOXE

Spéctacle musical et littéraire
autour d'Arthur Cravan
Par l'ensemBle baBel et water-water

du 28 au 30 novembre

et du 4 au 6 décembre

ENCORE

De et par Eugénie Rebetez
Dernières dates
en Suisse romande!

SAISON 14-15

| UNICOM | Image: jovanardi.com |

La Grange

THÉÂTRE
DE DORIGNY

du 11 au 14 décembre

IMPROVISATION THÉÂTRALE

Spéctacles et stâges
Par diverses troupes

Accès 10 min. du centre-ville
Métro m1 > arrêt UNIL-Mouline

Parking gratuit sur place
Accès chaises roulantes

Horaires ma-je-sa à 19h
me-ve à 20h30 | di à 17h | lu relâche

Tarifs 20 CHF | réduit 15 CHF
étudiant 10 CHF

Abo de saison «Grande Faim»
plein 80 CHF | réduit 60 CHF
étudiant 30 CHF

Réservations 021 692 21 24

www.grangededorigny.ch

avec le soutien de
LE COURRIER

ECUBLENS
Municipalité

LA BIBLIOTHÈQUE
VOYER-CARTE

Épicentre
Municipalité

LIBRAIRIES
BASTA! CINEMA CITY CLUB

CPD

ARSENIC

THÉÂTRE
221

Partenaire grand
24heures

Unil

UNIL | Université de Lausanne

Théâtre
La Grange de Dorigny

Sept biotopes pour amphibiens ont été aménagés sur le campus. Le but? Recréer des habitats pour certains crapauds qui ont disparu du site, tout en proposant un terrain de recherche aux étudiants.

Des étangs pour la biodiversité

Mélanie Affentranger

Le crapaud calamite et le crapaud sonneur à ventre jaune devraient bientôt faire leur retour à l'UNIL. Durant ce mois d'octobre, sept biotopes, des gouilles de 2 à 3 m², ont été construits dans le but de recréer un habitat favorable pour ces deux espèces auparavant présentes sur le campus. Les étangs sont répartis sur deux sites propices à la reproduction des amphibiens car bien ensoleillés, calmes et regorgeant de nourriture: une première série de biotopes se trouve à proximité des vignes derrière l'Anthropole, une seconde entre le Château et le Vieux pressoir, le long de la Chamberonne. Les amphibiens déjà présents sur le campus comme par exemple le triton alpestre, la salamandre tachetée ou la grenouille rieuse devraient coloniser les nouveaux étangs dès le printemps prochain. Sylvain Dubey, maître assistant au Département d'écologie et évolution (DEE), espère que le crapaud calamite et le crapaud sonneur investiront naturellement les lieux d'ici un à deux ans.

Augmenter la diversité

Le campus de l'UNIL a toujours été une zone marécageuse, de nombreux amphibiens y vivaient. Les gros travaux à l'EPFL ont même favorisé la reproduction des crapauds sonneurs et des crapauds calamites. « Ils apprécient les milieux pionniers, c'est-à-dire de petites gouilles avec très peu de végétation, et s'établissent par exemple dans les trous creusés par les pelles mécaniques », révèle le chercheur. Seulement voilà, les crapauds ont disparu en même temps que les trous des chantiers qui les abritaient. On les trouve désormais uniquement autour du campus. Pour les réintroduire naturellement, il fallait donc créer des habitats adaptés à leurs besoins et qui s'assèchent un à deux mois par année afin d'éliminer les prédateurs, notamment les larves de libellules qui se nourrissent de têtards. « Les étangs, petits et peu profonds, devraient se vider naturellement à la fin de chaque été », explique

Sylvain Dubey, qui a travaillé en étroite collaboration avec le responsable des parcs et jardins de l'UNIL, Patrick Arnold.

Les biotopes permettent de recréer des miniécosystèmes favorables à la faune. Ils représentent également un terrain de recherche idéal pour les étudiants en biologie qui, jusqu'à présent, devaient se déplacer à une trentaine de kilomètres de l'UNIL pour étudier les batraciens dans leur milieu naturel. « Dorénavant, nous pourrions leur expliquer concrètement comment aménager des biotopes artificiels utiles à la conservation des espèces. Les différents amphibiens seront directement observables », se réjouit le biologiste.

Terrain de jeu

Ces étangs sur le campus, Sylvain Dubey les a imaginés alors qu'il était encore étudiant. Mais à l'époque son projet n'a pas vu le jour. Des années plus tard, c'est presque naturellement que Philippe Christe, maître d'enseignement et de recherche au DEE, se tourne vers le jeune chercheur au bénéfice d'une longue expérience en matière de création de biotopes. « Lorsque j'étais aux études, le jardin de mes parents me servait de terrain de jeu. J'y ai construit des murets, créé des prairies et creusé près d'une vingtaine de gouilles! » plaisante celui qui ne compte pas s'arrêter en si bon chemin: « Nous espérons réaliser de nouveaux aménagements plus grands dès l'an prochain, comme par exemple des étangs de 20 à 30 m² qui permettraient d'attirer d'autres espèces d'amphibiens. »



Sylvain Dubey a reçu le prix de la Faculté de biologie et de médecine pour sa thèse en 2007. Il a ensuite effectué un postdoc en Australie et étudie actuellement les variations de coloration chez les vipères au Département d'écologie et évolution de l'UNIL. Felix Imhof@UNIL

 www.unil.ch/dee

Bouger pour une santé durable

La Cellule d'entraînement des sports universitaires lausannois étoffe ses prestations et propose notamment des bilans sportifs, des entraînements individuels ou en groupe, des conseils en nutrition et des massages.

Mélanie Affentranger

Adepte de musculation, cycliste d'élite ou coureur du dimanche? Les activités de la Cellule d'entraînement des sports universitaires lausannois (Cesul) sont ouvertes aussi bien aux membres de la communauté UNIL-EPFL qu'aux externes. Anciennement appelée Centre d'analyse sport et santé (CASS), cette entité du service des sports a diversifié et étoffé ses prestations au cours des derniers mois. Située dans le bâtiment du Centre sport et santé (CSS), la Cesul propose

aujourd'hui neuf bilans différents. Pendant deux petites heures, certaines fonctions du corps sont mesurées et des tests cardiovasculaires ou musculo-squelettiques sont effectués. Une fois les capacités physiques évaluées, le coach élabore un programme personnalisé en fonction des objectifs et des besoins. «Nous réalisons une trentaine de bilans par semaine. La majorité des participants intègrent ensuite l'un de nos programmes d'entraînement en groupe. Cela permet de bénéficier d'un suivi», explique Stéphane Maeder, responsable de la Cesul. Actuellement, près de 200 personnes s'entraînent ainsi une à trois fois par semaine sur place. Toutes les prestations proposées sont payantes mais les membres de la communauté UNIL-EPFL bénéficient de tarifs préférentiels.

Invitation au mouvement

La particularité de cette cellule? C'est la seule entité des sports universitaires à être accessible aux personnes externes à l'UNIL et à l'EPFL. De nombreux clubs sous-traitent par exemple la préparation physique de leurs athlètes de haut niveau. Actuellement près de 80% des participants viennent de l'extérieur. «Mais nos prestations s'adressent en premier lieu à la communauté universitaire. A terme, nous souhaitons offrir aux étudiants des bilans à des tarifs encore plus bas, ainsi que des activités gratuites», révèle le responsable de la Cesul, avant de poursuivre: «Notre objectif est de proposer une «santé durable» aux étudiants durant tout leur cursus académique.» Comment? Par exemple en rayonnant à l'extérieur des murs du CSS. Pour les 75 ans des sports universitaires en 2016, une «journée santé» sera mise sur pied. «Nous souhaitons sensibiliser notre public directement sur le campus

en proposant par exemple des bilans de deux à quatre minutes qui mettraient l'accent sur des problèmes récurrents liés aux études (position assise, jambes croisées, etc.).

Plateforme d'échanges

En plus de la Cesul, les locaux du CSS accueillent également d'autres institutions comme le Département de l'appareil locomoteur du CHUV, dans lequel travaillent des physiothérapeutes. L'Institut des sciences du sport de l'Université de Lausanne (Issul) y occupe également trois laboratoires de recherche. Plus qu'un bâtiment, le CSS est le produit d'une coopération entre différents acteurs du domaine du sport et de la santé, une structure novatrice unique en Europe. Réunies sous le même toit, les différentes institutions travaillent de manière transversale pour proposer des prestations communes. En collaboration avec les physiothérapeutes du CHUV, la Cesul offre par exemple un programme de réathlétisation aux personnes souhaitant optimiser le retour à une pratique sportive suite à une blessure.

La Cesul est également une plateforme d'échanges entre la science et la pratique. «Nous intégrons les résultats des recherches effectuées par l'EPFL et l'Issul dans les bilans et les entraînements que nous proposons. Les utilisateurs bénéficient ainsi d'un savoir de pointe», se réjouit Pierre Pfefferlé, directeur des sports universitaires. Plusieurs programmes de prévention ont également été réalisés en collaboration avec la SUVA et l'Office fédéral de la santé publique (OFSP), entre autres. «Créer des ponts avec d'autres acteurs du domaine de la santé est essentiel», conclut Stéphane Maeder.

 www.cesul.ch
(Informations, réservations et tarifs)



Stéphane Maeder dirige la Cellule d'entraînement des sports universitaires lausannois (Cesul) depuis septembre 2013. F. Imhof © UNIL

Extrait du journal du CI Le projet Gestud vise à développer un nouveau système de gestion administrative et académique en remplacement du vénérable Sylvia : le début d'une grande aventure.

Projet Gestud : de Sylvia à EdUnil

Isabelle Dustin, Anthony Guye-Vuillème

La gestion des études à l'UNIL est assistée par un ensemble d'applications informatiques répondant au nom de Sylvia, ici étymologiquement masculin puisque dérivé de Système lausannois de gestion de la vie académique. Ce système fonctionne et évolue de façon satisfaisante depuis une quinzaine d'années, longévité fort respectable pour un être de cette nature. Son successeur porte déjà un nom, EdUnil, même si la durée précise de sa gestation est encore incertaine mais se compte en années, pour une mise en production étagée entre 2016 et 2019. Ce renouvellement du logiciel de gestion des études fait partie du chapitre Enseignement du Plan d'intentions 2011-16 de l'UNIL, et à ce titre il doit être porteur de qualités propres qui reflètent les valeurs affirmées dans ce plan : responsabilité, cohérence et réussite.

Des objectifs ambitieux

Le projet est donc ambitieux puisqu'il vise, au-delà de ses aspects informatiques, à favoriser l'amélioration des cursus d'études grâce aux interactions possibles avec les autres projets de la Direction. Ces derniers concernent la cohérence de l'offre de formation, la valorisation des compétences pédagogiques (qualité de l'enseignement et travail du Centre de soutien à l'enseignement), l'interdisciplinarité dans les cursus, l'application du Cadre national de qualification (NQF), le suivi de l'évaluation des cursus et l'élaboration du Règlement général des études (RGE). De façon plus concrète, il s'agit par exemple de simplifier la gestion des cursus interfacultaires en introduisant quelques éléments d'harmonisation de processus en ligne avec le RGE, de faciliter aux étudiants la maîtrise de leur cursus par le biais d'une plus grande clarté des choix à opérer, d'inciter les enseignants à être plus transparents dans la présentation de leurs enseignements (objectifs, type d'enseignements, modes d'évaluation, etc.) et enfin de limiter au strict nécessaire les saisies multiples des mêmes données.



© mentat - Fotolia.com

Une organisation par chantiers

En raison de son ampleur, le projet a été scindé en une douzaine de « chantiers », la coordination du tout nécessitant la mise en place d'une structure de gouvernance efficace et agile. L'ouverture des chantiers sera étagée sur la durée du projet, les sept premiers étant déjà activés et portant des noms explicites quant aux thématiques qui y sont abordées :

- statut étudiant
- gestion de l'offre d'études
- facturation et bourses
- analyse de Gide (le système « maison » en usage à HEC)
- ergonomie et saisie unique
- cohérence fonctionnelle
- mise en œuvre technique.

Chacun d'entre eux est copiloté par un responsable métier et un responsable informatique, et réunit des représentants des usagers du campus impliqués. Toutes les facultés sont représentées et leur degré de participation dépend de la thématique traitée.

Un chantier accompagnement du changement est prévu pour faciliter l'adoption du nouveau

logiciel par tous les membres de la communauté. Le personnel administratif, en tant qu'utilisateur quotidien, est impliqué dans la définition des besoins, tandis que les étudiants et enseignants le seront dans le cadre de *focus groups*. L'évolution des supports matériels (tablettes, smartphones, etc.) permettant les consultations des informations académiques et organisationnelles est prise en compte par le chantier ergonomie.

➤ **Lisez l'article complet sur :**
www.unil.ch/cinn

Se lancer dans une thèse aujourd'hui, quand les postes au sein de l'Université sont particulièrement rares, est-ce bien raisonnable? Enquête auprès de jeunes doctorants dont les compétences ne se limitent pas à la recherche théorique.

Un doctorat, mais pourquoi?

Cynthia Khattar

«**O**n fonctionne par essai-erreur. Quand ça marche, c'est super, quand ça ne marche pas, on se sent démoli et puis on recommence!» Juliana Nunes Moreira est en quatrième année de thèse en psychologie et évoque cette solitude intellectuelle que beaucoup de jeunes chercheurs ont probablement vécue lorsqu'ils se sont lancés dans une entreprise considérée par certains comme prestigieuse, par d'autres hasardeuse: faire un doctorat.

Qu'ils soient en psychologie, lettres, sciences de l'environnement ou droit, ils rencontreront les mêmes doutes tout au long du processus, la même sensation d'être livrés à eux-mêmes, et souvent une situation financière instable, selon qu'on a obtenu une place d'assistant à l'Université ou qu'il faut effectuer des demandes de bourse régulières au Fonds national suisse de la recherche (FNS). Mais aussi compte tenu des perspectives d'avenir. L'Université de Lausanne délivre entre 1100 et 1200 titres de master par an, et parmi ces diplômés ils ne seront que 3% à poursuivre une

carrière au sein de l'Alma mater à Lausanne. C'est-à-dire passer par la case désormais inévitable du postdoc à l'étranger – et donc bien souvent devoir sacrifier leur vie familiale au profit de leur carrière – dans l'espoir de se frayer un chemin à travers la complexité des échelons académiques: maître assistant, chargé de cours, professeur assistant et, peut-être un jour lointain, professeur ordinaire. La grande majorité des doctorants parviendront toutefois à s'insérer dans des secteurs professionnels où leur titre est valorisé (1,4% de chômage chez les doctorants, soit un peu moins que pour les diplômés de master), parfois dans des fonctions plus généralistes rarement envisagées de prime abord. Pourtant, embrasser une carrière académique, c'est, dans beaucoup de cas, ce qui constitue la motivation initiale à entreprendre une thèse. Mais lorsqu'il apparaît évident qu'il n'y aura que très peu d'élus pour beaucoup d'appelés, pourquoi persister à se lancer?

L'âme d'un chercheur

Il y a ceux pour qui faire une thèse a toujours semblé une suite possible, comme Nahal

Aminian, doctorante en droit et «issue d'une famille où tout le monde a fait un doctorat». Ou, à l'opposé, ceux qui n'y avaient jamais songé, comme Mauranne Laurent, qui a été encouragée par l'un des jurés à la soutenance de son mémoire de Master en psychologie. Ou encore des outsiders comme Laurent Paratte, enseignant de 45 ans animé par l'envie d'investiguer un champ littéraire encore peu abordé par la critique.

Un point en commun, qu'il surgisse dès le début des études ou s'élabore en cours de parcours: la passion de la recherche. Ainsi qu'en témoigne Nahal Aminian: «A un moment, j'ai dû me poser la question: est-ce que je souhaitais me lancer dans une thèse de par mon bagage familial ou parce que cela m'intéressait réellement par rapport à ce que je souhaitais faire plus tard?» En effet, le doctorat ne constitue pas un échelon de plus dans le parcours académique. «Même si cela peut sembler élitiste, la thèse doit rester un projet exigeant et l'affaire de ceux qui veulent devenir des spécialistes», confie Hakim Ben Salah, qui a soutenu une thèse en sciences politiques en avril 2013. Exigeant, l'exercice l'est assurément. En Europe, pour les doctorats en sciences humaines, le taux d'abandon oscille entre 40 et 60%.

La faute à quoi? Seraient-ce «des conflits avec le directeur de thèse qui pourraient influencer la motivation du doctorant», comme Sophie Baudat, autre thésarde en psychologie, dit l'avoir souvent entendu chez les jeunes chercheurs qu'elle a interrogés avant de décider d'entamer une thèse? Mettant en évidence cette collaboration particulière qui lie plusieurs années durant un professeur et son doctorant, dans un équilibre fragile à instaurer, entre encadrement intellectuel, administratif et autonomie. Rares seraient les professeurs à pouvoir concilier les différents aspects. Mais pour le recteur de l'UNIL, Dominique Arlettaz, les doctorants qui abandonnent en chemin «sont surtout ceux qui se rendent compte en cours de route qu'ils n'ont pas suffisamment envie de faire de la recherche. On commence une thèse avant tout si on est passionné par un sujet.»

QUI SONT LES DOCTORANTS?



Soucieuse de mieux encadrer sa population de doctorants, mais aussi de mieux les préparer à leur parcours pendant la thèse, l'UNIL a initié en février dernier une vaste enquête intitulée «Qui sont les doctorants?». Menée par les professeurs **Franciska Krings** et Rafael Lalive, assistés d'Audrey Mouton et Rebekka Steiner, l'enquête consiste en une série de questionnaires longitudinaux envoyés aux doctorants à différents moments de leur parcours. «Nous manquons de données générales sur les doctorants, confie Franciska Krings, professeure

HEC et vice-rectrice en charge du département Relève académique et diversité. Nous souhaitons mieux connaître les obstacles qu'ils rencontrent, mais aussi les facteurs positifs, les soutiens et les moteurs dont ils peuvent bénéficier.»

Par ailleurs, un «quiz du doctorat» a également été développé par le dicastère Relève. Il est destiné aux étudiants de master «pour mieux leur faire comprendre ce que cela représente exactement d'entreprendre une thèse, quand leurs attentes sont parfois différentes de la réalité», explique Mélanie Bosson, adjointe Relève académique. Le questionnaire peut être consulté sur le portail www.unil/researcher. Le SOC a de son côté élaboré un questionnaire réflexif complétant le quiz et qui sera bientôt mis en ligne. Différents ateliers sont proposés pour accompagner les doctorants dans leur parcours à l'UNIL, notamment un atelier sur la supervision doctorale, offert également aux enseignants.



Les doctorants Jacob Lachat (littérature française), et Juliana Nunes Moreira (psychologie). Des domaines différents mais les mêmes interrogations quant à l'après-thèse. F. Imhof ©UNIL

Etanchéité vs employabilité?

Pour autant, se sentir l'âme d'un chercheur passionné ne suffit pas comme unique motivation, ainsi qu'en témoigne Juliana Nunes Moreira : « Je voulais devenir prof, suivre le parcours des personnes que j'ai admirées pendant mes études : c'est un piège, la réalité, ce n'est pas du tout ça ! » Comme le confirme la responsable du Service d'orientation et carrières (SOC) de l'UNIL, Elisabeth Hoffmann : « C'est un paradoxe : les professeurs sont les pires modèles à suivre, non de leur fait, mais parce que la réalité du marché a tellement évolué que peu de leurs thésards suivront leurs pas. » Conséquence : à côté des diplômés de bachelor et de master qui viennent frapper à la porte du SOC, on trouve également de jeunes docteurs « qui se sont souvent engagés tête baissée, sans projet professionnel suffisamment clair ».

D'où l'importance de considérer le doctorat comme un emploi et pas un prolongement des études. Mais même lorsqu'on est lucide, les doutes subsistent. Engagés dans le comité d'organisation de l'École doctorale de littérature

française, Jacob Lachat et sa collègue de l'Université de Genève Martina Diaz confient que parmi les doctorants en lettres « la question de l'avenir professionnel est omniprésente ». Au point que les deux jeunes chercheurs ont décidé de mettre sur pied, avec leurs collègues de Fribourg et de Neuchâtel, le 5 décembre prochain une journée de réflexion intitulée « Chercher et s'orienter : où mènent les thèses en littérature ? ».

Elles conduisent à vrai dire bien souvent à l'enseignement, mais pour de jeunes docteurs qui souhaiteraient poursuivre une carrière dans le secondaire, tout en gardant un pied dans la recherche, force est de constater « qu'une fois hors de l'Alma mater, il est très difficile d'y retourner, déplore Martina Diaz. Alors que l'Université aurait beaucoup à gagner à créer des ponts pour des enseignants du secondaire. » Mais la situation des littéraires ne fait que refléter à son paroxysme un « problème du milieu universitaire en général : son étanchéité avec le reste du monde », ajoute Jacob Lachat. Force est de constater à quel point, chez la plupart des doctorants rencontrés, l'Université est associée à une tour

d'ivoire, hors de la réalité et des contraintes du marché.

Un décalage confirmé par Elisabeth Hoffmann : « Il y a quelques années, on n'osait pas utiliser le terme d'employabilité, de peur de faire passer l'Université pour une école professionnelle. » A l'opposé, les doctorants souffrent parfois d'une image de chercheurs à l'esprit peu pratique et qui peuvent impressionner « des recruteurs qui ont plutôt tendance à engager des profils qui leur ressemblent ».

Compétences transversales

Raison pour laquelle le SOC offre aux doctorants la possibilité de « traduire leur CV en termes non académiques permettant la compréhension par les employeurs », révélateur une nouvelle fois du clivage entre les deux milieux. Par ailleurs, « des ateliers de mise en valeur des compétences transversales sont également en cours de préparation », précise Dominique Arlettaz.

D'après Elisabeth Hoffmann, « les jeunes docteurs ont en effet parfois du mal à déterminer

14 Savoirs

ce qu'ils ont pu acquérir au-delà de connaissances très spécifiques liées à leur sujet ». Pourtant, leurs compétences sont particulièrement étendues, bien plus d'ailleurs que celles de leurs aînés à l'époque de leur propre doctorat. Gaëlle Aeby, Carolina Carvalho et Isabel Bauman, qui termineront prochainement leur thèse en sociologie, confient que les tâches à accomplir et les compétences à développer lors d'un doctorat se sont diversifiées. L'image encore répandue auprès du grand public de l'universitaire un peu autiste enfermé dans ses livres ne colle plus avec la réalité actuelle des doctorants : outre les difficultés inhérentes au sujet ou la méthodologie de la thèse elle-même, les tâches administratives et d'enseignement lorsqu'on est assistant, ou encore les diverses demandes de bourses et de subventionnements, « on nous demande en plus d'apprendre à mettre en valeur nos

recherches dans la société, à être de bons communicants ».

Des compétences multiples que confirme Elisabeth Hoffmann : « Les doctorants peuvent se targuer d'apprendre particulièrement vite, d'être très autonomes, d'avoir le sens de la ges-

« Les doctorants peuvent se targuer d'apprendre particulièrement vite. »

tion de projets ou encore d'acquérir rapidement des compétences de management transversal. » Mais il faut d'abord « savoir ne pas rester enfermé dans son domaine de spécialité et prendre conscience des acquis transversaux », conseille la responsable du SOC.

Loin de l'image de « l'intello dans les nuages », les doctorants peuvent donc espérer être insérés en confiance dans le monde de l'entreprise. Et ceux qui souhaiteraient tout de même poursuivre dans la recherche ? A côté du postdoc pour lequel ils gardent pour projet de postuler,

certains comme Hakim Ben Salah ou Juliana Nunes Moreira envisagent de pouvoir continuer à concilier enseignement et recherche au sein des hautes écoles spécialisées (HES), davantage axées sur la recherche appliquée.

Qu'ils poursuivent leur carrière en HES, qu'ils persévèrent dans la jungle académique, ou qu'ils s'orientent vers le marché de l'emploi qui a besoin de personnel scientifique apte à faire de la recherche, ces nouveaux profils de chercheurs contribueront peut-être à faire évoluer le rôle des professeurs.

Publicité



La science dans la nature

L'étude des phasmes et des thrips lui a donné l'occasion de voyager. Nommée professeure à l'UNIL, Tanja Schwander développera également des collaborations avec le Musée de zoologie et les Musée et jardins botaniques de Lausanne.

Nadine Richon

Une énergie qui saute aux yeux, une passion manifeste pour la nature, cultivée depuis son enfance à Bâle-Campagne, un art consommé de la vulgarisation scientifique: la biologiste Tanja Schwander donne du relief à la vie des invertébrés. Avec elle, on apprend ainsi que certaines espèces de phasmes asexués devraient, selon les prédictions théoriques, avoir totalement disparu sous l'effet de mutations délétères, or ces femelles se reproduisant sans fécondation – autrement dit sans les mâles qui ont disparu depuis longtemps – sont toujours bel et bien dans la nature. La preuve par le bâton: pour récolter et étudier ces animaux nichés d'une manière invisible dans des plantes connues pour les abriter en Californie, la chercheuse tape avec une branche dans la verdure et recueille les phasmes dans un filet.

Après ses études à l'UNIL, Tanja Schwander a effectué sa thèse sur les facteurs affectant le développement des fourmis en reines ou en ouvrières, au Département d'écologie et évolution de l'UNIL, sous la direction du professeur Laurent Keller. Elle a pu démontrer que le devenir des œufs chez les fourmis dépend de l'interaction génétique entre la reine et ses partenaires, certains duos dominant surtout des reines et d'autres essentiellement des ouvrières, d'où l'avantage pour la fourmi à être polygame. En 2007, après l'obtention de son doctorat, elle commence à travailler sur les phasmes à Vancouver grâce à une bourse FNS. Elle reçoit en 2009 le prix John Maynard Smith, attribué par la Société européenne pour la biologie évolutive, qui lui permet de passer plusieurs mois au Wissenschaftskolleg zu Berlin. Puis elle rejoint les Pays-Bas à la faveur de la prestigieuse bourse Veni du NWO qui lui est donnée pour trois ans. Elle poursuit l'étude des phasmes et se lance également dans celle des thrips, insectes minuscules détestés des cultivateurs car ils ravagent les champs de blé, et d'autres cultures, mais intéressants pour la chercheuse car plusieurs espèces de thrips déclinent une version sexuée et une version asexuée: un cas de figure idéal pour les comparaisons.



A 35 ans, Tanja Schwander prend la relève de Daniel Cherix comme spécialiste de l'entomologie, sur un poste professoral réorienté vers l'enseignement et la recherche académiques. F.Imhof@UNIL

Brassage génétique important

Or, la grande question qui préside aux recherches de Tanja Schwander – et qui se pose depuis Darwin – est de savoir pourquoi la reproduction sexuée s'est imposée à la plupart des espèces animales. Reproduction asexuée minoritaire mais connue dans tous les groupes d'animaux – excepté les mammifères et les oiseaux – la parthénogenèse semble très favorable, à première vue, car elle engendre une population plus nombreuse et ne nécessite pas de braver les dangers liés à la recherche d'un partenaire (par exemple ne pas le trouver ou échanger avec lui des maladies sexuellement transmissibles). Au cours des quarante dernières années, plusieurs théories ont été développées pour comprendre les avantages de la reproduction sexuée. «D'abord, le brassage génétique favorise sur le long terme les lignées sexuées, mais la difficulté est surtout de comprendre les avantages à court terme. Une autre hypothèse souligne les dynamiques de coévolution qui s'apparentent à une «course aux armements» entre les différentes espèces contraintes de s'adapter pour affronter des

compétiteurs, des prédateurs et des parasites eux-mêmes en constante évolution», explique la biologiste. Autrement dit, pour échapper aux virus, aux bactéries et autres parasites, il vaut mieux brasser les cartes régulièrement. Les chercheurs tentent de comprendre si une hypothèse en particulier explique l'énorme succès de la reproduction sexuée, et leurs études semblent plutôt révéler une combinaison de facteurs.

De retour à l'UNIL

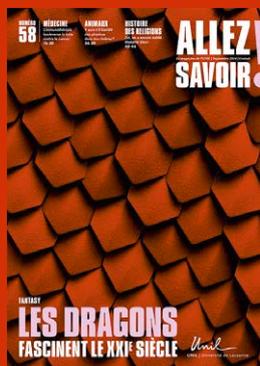
De retour en Suisse, où elle obtient une bourse de professeur FNS, Tanja Schwander hésite entre l'Université de Lausanne et l'ETH Zurich avant d'opter pour l'UNIL, où, quelques mois plus tard, suite au départ à la retraite du professeur Daniel Cherix, un poste en entomologie évolutive est mis au concours et réorienté vers l'enseignement et la recherche académiques à plein temps. Tanja Schwander favorisera également les collaborations sur des projets scientifiques et des expositions avec le Musée de zoologie et les Musée et jardins botaniques de Lausanne.

FANTASY

LES DRAGONS

FASCINENT

LE XXI^E SIÈCLE



Le Moyen Age teinté de surnaturel n'a jamais été aussi présent. Le troisième volet de *The Hobbit* sort au cinéma avant Noël. *Game of Thrones* et *Vikings* cartonnent. De nombreuses bandes dessinées et jeux vidéo exploitent le genre. Pourquoi cette passion pour les cottes de mailles et les épées à l'heure des smartphones? Réponses dans **Allez savoir!**, le magazine de l'UNIL. Il se trouve gratuitement en ligne, pour toutes les tablettes ou dans les caissettes du campus.

www.unil.ch/allezsavoir

Les criminalistes férus de tattoos

Alessio Petrizzo, un chercheur italien, a reçu une bourse d'excellence de la Confédération et s'installe pour un an à l'UNIL. Son domaine de recherche? Les tatouages au XIX^e siècle.

Francine Zambano

Alessio Petrizzo, attaché au Centre d'histoire culturelle de l'Université de Padoue, détenteur d'une bourse d'excellence de la Confédération, poursuit son postdoctorat au Centre des sciences historiques de la culture de la Faculté des lettres. Historien du XIX^e siècle, le chercheur se passionne pour des tatouages vieux de plus de cent ans. Il y voit à la possibilité de lire cette écriture

de Berlin. Les autorités font une enquête pour essayer de l'identifier, enquête dans laquelle un tatouage et sa disparition supposée jouent un rôle de premier plan. Le médecin légiste Johann Ludwig Casper ausculte alors les anciens pensionnaires des Invalides de Berlin, d'autres conduisent ce type de recherches en France. Un débat aux dimensions européennes s'ouvre autour de l'utilité du tatouage comme signe d'identification. « On a pu constater que des gens se tatouaient déjà dans l'armée napoléonienne, les marins aussi et on a commencé à recenser les images observées sur leur corps, afin d'avoir un instrument pour identifier des récidivistes, des imposteurs, des cadavres ». Grâce aux études des médecins légistes et criminalistes, les historiens peuvent aujourd'hui se pencher sur des milliers de tatouages remontant à cette époque.

écrire une histoire des générations du savoir médical et criminel en suivant l'évolution de telles reproductions visuelles de tatoués ». C'est ce qu'Alessio Petrizzo souhaite faire. Mais le chercheur ne veut pas oublier une autre de ses ambitions : aller au-delà du regard des savants qui nous ont consigné ces précieuses sources iconographiques. Que signifient, au XIX^e siècle, les tatouages en tant que forme d'expression ? A côté d'un patrimoine répétitif de petits cœurs, étoiles, croix, ancrés ou sirènes, à côté des initiales et de leur propre nom, les tatoués tracent sur eux-mêmes des épisodes de leur vie, symboles qui rappellent voyages ou batailles, qui expriment leurs croyances religieuses ou politiques (souvent déjà sous forme de visages des héros du moment, de Napoléon à Garibaldi) ou bien leurs goûts érotiques. Le problème ? Polices et criminalistes cherchent toujours les tatouages parmi les populations de détenus, de prostituées, donc chez des sujets qui confirment leurs thèses à propos du tatouage non seulement comme marque d'identification mais aussi de déviance sociale. « Nous avons beaucoup moins d'informations sur les tatoués qui ne sont pas passés par la prison. »

Du beau monde

En réalité, dans les cirques, foires et spectacles populaires des personnages exhibent déjà leurs tatouages. Et de vastes publics viennent les voir. Certains, célèbres, sont montrés partout en Europe et aux États-Unis. Avant la fin du XIX^e siècle, à New York ou à Londres certains tatoueurs commencent à être reconnus comme des artistes. Et pendant que les premières machines électriques voient le jour, la mode du tatouage se répand auprès du beau monde anglais. « Cela bouscule peu à peu les idées des criminalistes. Et la notion de tatouage prend de l'ampleur », conclut Alessio Petrizzo. Qui, d'ailleurs, n'est pas (encore) tatoué.

« Je ne suis pas tatoué, à la fin de mes recherches, peut-être trouverai-je l'inspiration », sourit Alessio Petrizzo.
F. Imhof © UNIL

corporelle comme une voie d'accès aux imaginaires des individus et sociétés du passé, et comme forme d'expression des sujets populaires, marginaux, qui souvent n'ont pas laissé d'autres traces de leur passage sur terre. « Si de nos jours les tatouages font l'objet d'une grande attention médiatique, qui les destine à une incessante reproduction visuelle, dans les sociétés du passé ils allaient plutôt disparaître avec la mort et la décomposition biologique. Mais quelque chose a changé dans l'Europe du XIX^e siècle. »

En 1849, un corps sans tête est retrouvé près

A Lausanne, l'une des capitales européennes de production du savoir criminaliste, Rodolphe Archibald Reiss a notamment mis au point une technique de reproduction des tatouages par la photographie. « On pourrait

AUTREMENT DIT...

LES COURS PUBLICS DE L'UNIL



© Musée national suisse / ASL

MERCREDI 26 NOVEMBRE À 18 H

50 ANS APRÈS
EXPO 64

À QUOI SERVENT ENCORE LES EXPOSITIONS ?

JACQUELINE FENDT

PROFESSEURE ESCP EUROPE, PARIS

NICOLAS BIDEAU

AMBASSADEUR, CHEF PRÉSENCE SUISSE

FRANÇOIS VALLOTTON

PROFESSEUR UNIL, SECTION D'HISTOIRE, FACULTÉ DES LETTRES

OLIVIER LUGON

PROFESSEUR UNIL, SECTION D'HISTOIRE ET D'ESTHÉTIQUE
DU CINÉMA, FACULTÉ DES LETTRES

YOHAN ARIFFIN

MAÎTRE D'ENSEIGNEMENT ET DE RECHERCHE UNIL,
FACULTÉ DES SCIENCES SOCIALES ET POLITIQUES

MODÉRATEUR

ERIC BURNAND

JOURNALISTE ET PRODUCTEUR RTS

ENTRÉE LIBRE

DÉCOUVREZ L'ENSEMBLE DU PROGRAMME SUR
WWW.UNIL.CH/AUTREMENTDIT

UNIL | UNIVERSITÉ DE LAUSANNE
BÂTIMENT AMPHIMAX – MÉTRO m1 – ARRÊT UNIL-SORGE

Unil

UNIL | Université de Lausanne

Organisateur d'un colloque sur la circoncision, Jacques Ehrenfreund va jusqu'à dire que le judaïsme est moins une religion qu'une anthropologie. Quelques explications.

Un serment dans la peau

Nadine Richon

Il organise, avec Danielle Cohen-Lévinas, le colloque « Circoncision. Actualités d'une pratique immémoriale », qui sera précédé au Cinéma City-Pully par la projection de deux documentaires de Nurith Aviv : Circoncision (2000) et Annonces, son dernier film reposant sur des récits d'annonciation dans les trois monothéismes. Une soirée en présence de la cinéaste.



Jacques Ehrenfreund organise un colloque sur la circoncision. F.Imhof©UNIL

Le judaïsme, comme l'explique le professeur Jacques Ehrenfreund, connaît trois pratiques fondamentales : le respect du sabbat, des interdits alimentaires ainsi que la circoncision au huitième jour après la naissance. « Les deux premières sont plus ou moins respectées, plutôt moins aujourd'hui, alors que la troisième, pouvant sembler la plus difficile, fait l'objet d'un quasi-consensus chez les juifs, qui la remettent rarement en cause », souligne-t-il. Pourquoi ? « Par ailleurs, on a vu depuis deux ans se multiplier en Europe des appels à interdire ce rituel au nom du respect de l'intégrité du corps de l'enfant et de son libre arbitre. Ainsi se met place une incompréhension nouvelle qu'il s'agira de comprendre dans ce colloque. Comment interpréter d'un côté

l'attachement à cet acte, qui semble fonder une vision de l'homme, de la transmission, de la filiation, et de l'autre le fait qu'il soit devenu quasi inacceptable à certaines sensibilités contemporaines ? »

On trouve l'origine de ce rituel dans l'injonction divine faite à Abraham, qui peut se résumer par : « Extirpe-toi de la Nature et soumets-toi à ma Parole. » Le patriarche répond par l'affirmative et accepte d'inscrire cette

première Alliance avec Dieu dans sa chair, celle d'Ismaël (conçu avec la servante Agar) puis celle d'Isaac, fils tardif du couple de vieillards qu'il forme avec sa femme Sarah. L'Alliance renouvelée avec Moïse après l'Exode institue la circoncision et son herméneutique comme rite de passage et d'inscription dans la filiation du peuple de l'Alliance.

Une affaire de cœur

« Le christianisme fait entrer le monde dans une nouvelle compréhension de l'homme, qui affirme dépasser la filiation. Avec Paul, la circoncision devient une affaire symbolique, la circoncision du « cœur ». Les juifs qui continuent de la pratiquer seraient dès lors comme

indûment attachés à un « privilège » ancien, ou rivés à une conception dépassée. L'enjeu peut apparaître secondaire, mais il y a là une polémique sur la compréhension de l'universalisme. C'est dans le judaïsme un universalisme par médiation : le peuple juif est chargé de témoigner en ce monde de l'unicité du divin et donc de l'humain. Il s'agit de postuler l'universalité du genre humain mais à partir d'une tradition particulière. Le judaïsme n'a pas vocation à devenir la religion de l'humanité, contrairement au christianisme, bâti sur le même tronc. »

Limite à la volonté humaine

La circoncision témoigne sur la peau d'un organe impliqué dans la filiation de la soumission à un référent extérieur : « C'est la première limite à la volonté humaine », précise Jacques Ehrenfreund. En ce sens, elle a quelque chose à dire sur la modernité, qui se veut elle illimitée : « La circoncision montre qu'il y a une autre manière de penser le monde. Pour les modernes, le libre choix de l'enfant n'est pas respecté. Le judaïsme place la filiation comme acte premier. Notre colloque veut mettre en évidence ces visions différentes, ces logiques contradictoires en considérant la circoncision dans la tradition biblique et talmudique, à l'épreuve de la loi et du droit, au centre de la polémique judéo-chrétienne, en évoquant les antécédents historiques d'interdiction de cette pratique et la question du malaise dans la transmission avec les hésitations et pratiques sociales contemporaines », poursuit-il.

On le voit, ce rituel permet non seulement d'éclairer les fondements d'une tradition particulière, mais encore d'interroger la modernité, qui dans sa constante réinvention d'un ordre social doit se positionner sur des questions qu'elle pensait, d'une manière quelque peu amnésique, avoir évacuées.

Mardi 2 décembre : Cinéma City-Pully à 19h30
Mercredi 3 décembre dès 9h30
et jeudi 4 décembre dès 10h
Amphimax, salle 414

L'Université libre de Bruxelles, partenaire privilégiée

Les échanges de l'UNIL avec l'Université libre de Bruxelles sont particulièrement développés, à travers différentes conventions établies ces derniers mois. Rencontre avec le recteur Didier Viviers, qui confie sa vision du milieu académique.

Cynthia Khattar

Campus de l'Université libre de Bruxelles (ULB), côté Franklin-Roosevelt, vaste avenue de Bruxelles où se succèdent les ambassades. Le recteur Didier Viviers nous accueille dans un bureau dont le décor révèle le goût esthétique de l'homme de lettres. Nous étions prévenus, planning serré, le recteur aura une heure tout juste à nous accorder. Une heure durant laquelle l'homme, dont le cursus a oscillé entre histoire, histoire de l'art et archéologie, évoquera l'importance des échanges : aussi bien des débats d'idées au sein de l'ULB que les collaborations établies avec l'UNIL. Et le recteur montrera lui-même l'exemple : l'entretien aura largement dépassé l'heure prévue.

L'UNIL et l'ULB ont récemment initié différents partenariats. Comment expliquez-vous cette intense collaboration ?

Didier Viviers : Les échanges structurels ont été initiés sur la base du volume de nos relations scientifiques et à partir de contacts personnels. Nos deux universités sont comparables par leur nature, aussi bien leur taille que leurs activités de recherche. L'ULB a des centaines d'accords avec des universités dans le monde, mais nos échanges avec l'UNIL sont réguliers et d'un ordre vraiment particulier, beaucoup plus volontariste. Notre politique vise à réduire le nombre de partenariats mais à leur donner une coloration plus spécifique.

Vous avez ainsi signé en 2013 une convention de coopération, en quoi consiste-t-elle ?

L'idée était d'établir un partenariat visant à structurer notamment des échanges de bonnes pratiques, à un niveau plus pragmatique que les thèmes discutés à la conférence des recteurs par exemple. L'objectif consiste à proposer une entraide directe dans plusieurs domaines, en plus des échanges de chercheurs. Pour l'aide aux professeurs en matière d'apprentissage par exemple : à l'ULB, nous avons développé des compétences dans l'élaboration de cours

enregistrés en podcasts et avons ainsi ouvert nos logiciels en open source pour l'UNIL. A l'inverse, notre Centre des technologies en matière d'enseignement a pu bénéficier des conseils directs de l'UNIL.

Quelle est votre politique en matière d'enseignement en ligne, alors que l'UNIL vient de lancer son premier MOOC (Massive Open Online Course) ?

Il faudrait limiter les enseignements en amphithéâtre à ce qui est interactif, et à la limite mieux vaut enseigner deux fois à cinquante étudiants qu'une fois à cent. Souvent cités à l'international, nos podcasts ont été initiés en 2011, à l'usage de nos propres étudiants (par exemple pour les cours de dissection, car il n'y avait pas assez de places dans les salles).

En ce qui concerne les MOOCs, j'y suis tout à fait favorable, car nous devons veiller à la diffusion du savoir. Les universités ne doivent pas rester en dehors de ce mouvement, sinon le monde court le risque de n'être que « wikipédien », c'est-à-dire de ne pas pouvoir disposer d'un système de validation, que les universités peuvent offrir. L'ULB se lance, mais de manière prudente, dans la réalisation de MOOCs. Contrairement aux podcasts qui viennent compléter un enseignement, avec les MOOCs l'objectif serait d'enseigner autre chose que ce que nous faisons par ailleurs au sein de l'université. Nous avons fait le choix de certaines plateformes et programmons des cours dans différents domaines, notamment autour des droits de l'homme ou des statistiques appliquées aux enquêtes d'opinion. Mais aussi en collaboration avec d'autres universités à un niveau international (par exemple l'Université de Montréal), et là aussi la Suisse constitue une source de conseils et d'échanges, avec l'UNIL et l'EPFL.

En quoi par ailleurs l'ULB pourrait-elle s'inspirer du modèle suisse ?

J'ai toujours été très impressionné par le soin que les universités suisses apportent à la

qualité, avec des processus très élaborés. Il me semble par ailleurs qu'en Suisse comme en Belgique nous tenons à l'indépendance du milieu académique tout en nous ouvrant à l'extérieur. Les contacts que les universités suisses établissent avec le monde de l'entreprise, notamment par le biais de stages, pourraient également nous inspirer en Belgique.

En septembre dernier, l'UNIL signait une autre convention avec la Fédération Wallonie-Bruxelles International pour l'établissement d'un agent de liaison scientifique au sein de l'UNIL. Qu'apporte de plus ce partenariat ?

Six agents ont été installés dans différentes universités du monde. L'objectif est de pouvoir échanger un certain nombre d'informations sur la manière dont la recherche s'organise, sur les thématiques de collaboration possible ; il s'agit d'une diplomatie scientifique. Avec à terme la conclusion de partenariats technologiques. Le choix s'est porté sur Lausanne, mais l'agent installé à l'UNIL permet de faire le lien entre la Suisse et les différentes universités belges francophones.

Comment justement évaluez-vous la situation de la Suisse après les votations du 9 février du point de vue des universités ?

Il y avait beaucoup d'accords en voie d'aboutissement et les votations ont marqué comme un coup d'arrêt. La Suisse négocie actuellement un retour à la normale avec l'Union européenne, qui a dû faire preuve de souplesse. Nous l'avons fait de notre côté. J'ai dès le départ apporté mon soutien aux universités suisses et dit clairement que nous ne changerions rien à nos relations. Car pénaliser l'université suisse revient sans doute à pénaliser ceux qui ont voté non. Il ne faut pas s'étonner que l'Europe ait réagi comme elle l'a fait, mais je ne suis pas sûr que la cible universitaire soit la meilleure, car le monde académique est différent. Et à ce niveau la recherche suisse n'a aucun intérêt à se fermer. C'est aussi le devoir pédagogique de l'université de



Didier Viviers, recteur de l'Université libre de Bruxelles. ©ulb.ac.be

montrer l'exemple en mettant en évidence l'impact positif d'une large proportion d'étrangers aussi bien parmi ses étudiants que parmi ses chercheurs.

Vous décrivez d'ailleurs l'ULB comme « l'un des derniers lieux où l'on peut essayer de lutter contre la fragmentation des sociétés urbaines »...

Je vois en effet le campus comme un lieu de débat et d'une mise en dialogue de populations

qui, en ville, se retrouvent de plus en plus séparées. L'Université de Bruxelles est internationale, mais dans un environnement qui l'est également, contrairement à Oxford par exemple, dont la population hors université est peu étrangère. A Bruxelles en revanche, il y a beaucoup d'étrangers, on y parle toutes les langues. Mais il y a aussi une tendance à la fragmentation sociale, à une répartition par quartiers en fonction de l'origine des gens. C'est contre cela que l'université peut agir, en permettant à toutes les couches de la population

et à toutes les cultures et nationalités de se rencontrer et d'entrer en dialogue.

Historiquement, l'ULB est fortement ancrée dans la critique libre et rationnelle. Aux tout premiers temps de l'Etat belge, il existait une université d'Etat à Liège et une catholique à Louvain. Manquait une université indépendante, de l'Etat et de l'Eglise, et c'est pourquoi l'ULB a été créée en 1834, dans la capitale choisie pour ce jeune royaume. Si les divergences idéologiques ou philosophiques entre les différentes universités se sont un peu atténuées avec le temps, il reste encore un « esprit ULB », assez critique. Notamment parmi le corps professoral, qui garde une forte indépendance, y compris par rapport au recteur qu'il élit ! Et cela me semble tout à fait positif. Une petite dose de méfiance envers les autorités est toujours salutaire. L'université doit rester le lieu de la remise en question des idées reçues et des acquis de la science. A l'ULB, les débats sont aussi davantage publics que dans d'autres universités belges.

Quels sont les grands enjeux à venir pour l'ULB ?

Le système de financement commence à poser des difficultés monstrueuses par rapport à l'augmentation du nombre d'étudiants. En Belgique francophone, nous fonctionnons en « enveloppe fermée » : si le nombre d'étudiants augmente beaucoup, les subventions par tête d'étudiant diminuent (moins 15 % en une quinzaine d'années). Mais on n'encadre pas cent étudiants comme on en encadre septante. Nous demandons par conséquent 100 millions d'euros d'augmentation de l'enveloppe annuelle des universités francophones. Et si l'Etat ne peut assumer ce soutien, il s'agira de penser à des subventions privées ou à l'augmentation des frais d'inscription. Mais nous tenons à une université qui donne sa chance à tous dans une Belgique où l'enseignement secondaire n'est pas suffisamment égalitaire.

planète
santé
LIVE

LE SALON SUISSE DE LA SANTÉ

13 - 16 NOVEMBRE 2014
SWISSTECH CONVENTION CENTER (EPFL)

PLANETESANTE.CH/SALON

Un salon santé grand public d'un nouveau genre

Pourquoi un salon santé en 2014? Pour répondre aux nouvelles attentes de la population dans un domaine en pleine mutation et qui concerne le quotidien de chacun. *Planète Santé live* est un salon innovant, interactif, plaçant la personne au cœur du système, avec comme but de l'aider à améliorer sa santé. Il réunit pour la première fois les grandes institutions romandes s'occupant de santé, mais aussi de nombreux acteurs privés.

Des animations originales, insolites et ludiques

Planète Santé live représente bien plus qu'une simple exposition. Il propose au visiteur de nombreuses expériences. Par exemple: suivre le trajet d'une goutte de sang dans un parcours scénarisé, visiter des organes géants, explorer une chambre noire ou encore photographier son iris. Chacun peut également tester quantité d'aspects de sa santé, de la pression sanguine à la mémoire, en passant par la condition physique ou la qualité de l'état de veille. Les enfants ne sont pas oubliés: de nombreuses animations leur sont destinées, telles que l'Hôpital des Nounours, des cours de premiers secours, ainsi que des ateliers scientifiques.

100 conférences et débats

D'une manière continue, durant le salon, plus de 100 conférences et tables rondes se dérouleront avec des spécialistes romands de renom. Parmi les thèmes abordés: les troubles du sommeil, la cigarette électronique, l'addiction au sucre. Ou encore le futur de la médecine, l'innovation en santé, le «Human Brain Project» ou la médecine personnalisée.

Participants et soutiens

Participent au salon Planète Santé live, notamment: l'Office fédéral de la santé publique, Promotion Santé Suisse, le Service de santé publique du canton de Vaud, les HES-SO, les Facultés de médecine et universités de Lausanne et Genève, le CHUV, les HUG, l'EPFL, les hôpitaux du Valais, de Neuchâtel, de Fribourg, les ligues contre le cancer de Suisse romande, la Société Médicale de la Suisse Romande, la Ligue pulmonaire, les Ligues de la santé, la Policlinique médicale universitaire de Lausanne, Urgences Santé, l'Hôpital ophtalmique Jules Gonin,...

Infos: planetesante.ch/salon

BON

POUR UNE INVITATION
OFFERTE PAR:



Unil

UNIL | Université de Lausanne



CODE D'ENTRÉE

À PRÉSENTER À L'ENTRÉE DU SALON

Nom et prénom

email

Adresse

Code postal et ville

SwissTech Convention Center (EPFL)

13 au 16 novembre 2014

Jeudi, vendredi et samedi:

10h00 - 19h00

Dimanche: 10h00-18h00

planetesante.ch/salon

Valable pour une réduction
de 20% sur le voyage en train et le transfert.
Infos: cff.ch/planetesante



Offre RailAway

L'UNIL a mis sur pied un Welcome Centre institutionnel destiné à intégrer le mieux possible les collaborateurs et chercheurs étrangers qui arrivent sur le campus.

L'accueil, un objectif stratégique

Francine Zambano

« Le Welcome Centre est un réseau dont les acteurs sont les facultés, le Service des ressources humaines (SRH) et les Relations internationales (RI), c'est cela qui doit marcher ! tient à préciser Antoinette Charon, cheffe des RI et du Welcome Centre. Ce n'est pas un endroit centralisé comme dans certaines universités. » Dont acte.

Mettre sur pied un Welcome Centre à l'UNIL, c'est une idée de la Direction pour concrétiser un objectif qui figure dans le Plan stratégique 2012-2016. « Nous exigeons de plus en plus de mobilité de la part des chercheurs, nous devons donc aussi travailler davantage sur l'intégration des collaborateurs étrangers », affirme Franciska Krings, vice-rectrice à la Relève académique et diversité, qui a dirigé le projet en collaboration étroite avec son adjointe Marika Fenley. « Un facteur de succès est la bonne intégration des gens dans l'institution. Auparavant, nous n'avions pas une approche stratégique ou centrale de cette question. » Voilà qui est fait avec cette nouvelle structure fraîchement inaugurée le 27 octobre dernier. Un site internet très complet, en français et en anglais, guide les utilisateurs. La votation du 9 février a-t-elle perturbé la mise sur pied du Welcome Centre ? « Certes, ça a un peu calmé l'enthousiasme, mais notre centre correspond à une réalité scientifique à laquelle on doit faire face le mieux possible. »

Le Welcome Centre a été créé pour répondre aux demandes croissantes qu'il était devenu nécessaire de structurer. Il y a donc trois portes d'entrée au Welcome Centre : les facultés et instituts en première ligne, puis le SRH pour les collaborateurs qui sont au bénéfice d'un contrat de travail. Le Welcome Centre des RI intervient en troisième position pour répondre à des questions auxquelles les autres entités ne peuvent pas donner suite. « Nous allons désormais travailler main dans la main »,



Marcelina Klaus et Dorette Weissbrodt, collaboratrices au Welcome Centre des Relations internationales.
F. Imhof © UNIL

explique Dorette Weissbrodt, collaboratrice au Welcome Centre des Relations internationales. Il est destiné aux chercheurs invités, assistants, maîtres assistants, doctorants ou postdocs, et au personnel administratif arrivant de l'étranger. Les professeurs arrivant de l'étranger sont pris en charge d'une manière un peu différente. Ils peuvent, après signature du contrat de travail, bénéficier de prestations particulières (par exemple pour la recherche de logement ou des écoles) auprès de deux services externes mandatés et coordonnés par le SRH.

Tâches d'accueil concrètes

Hormis le travail effectué par le SRH en matière de contrats de travail et les pratiques d'accueil de certains instituts, Marcelina Klaus, employée à plein temps depuis le 1er juillet et Dorette Weissbrodt, au sein du Welcome Centre des Relations internationales, répondent aux différentes questions pratiques et non académiques des nouveaux arrivants. Celles-ci portent, notamment, sur tous les

aspects liés à la vie quotidienne à l'UNIL, Lausanne et la Suisse, tels que les logements, le réseau des transports publics, les assurances maladie et accident, ainsi que la responsabilité civile et ménage, la scolarisation des enfants, etc. « Par exemple, beaucoup de personnes venant d'Inde se demandent où elles peuvent trouver de la nourriture végétarienne. D'autres sont intéressées à suivre des cours de français et d'autres encore souhaitent pratiquer tel ou tel sport, dit Dorette Weissbrodt. On explique aussi ce qu'est la vie en Suisse, la cherté des appartements, la mentalité vaudoise. » Le but du centre consiste également à aider à l'intégration de l'entourage proche d'un nouveau collaborateur étranger. « On n'engage pas une seule personne, affirme Franciska Krings. Si on embauche un collaborateur ou une collaboratrice qui a une conjointe ou un conjoint et des enfants, il faut aussi faciliter leur intégration. C'est l'image et la réputation de l'UNIL en tant qu'employeur qui sont en jeu. »

 www.unil.ch/welcomecentre

COUP DE COEUR



de Mélanie Affentranger

CHAPLINMANIA

«Du chaos naît une étoile», disait Charlie Chaplin. Et de son art naît une magnifique exposition proposée par le Musée de l'Élysée jusqu'au 4 janvier: **Chaplin, entre guerres et paix (1914-1940)**. Images précieuses resurgies du passé, parfois drôles, parfois moins. Un subtil mélange entre le parcours de l'homme, Chaplin, et celui du personnage, *Charlot*, qui fête cette année son centième anniversaire.



Charlot, soldat américain, dans les tranchées de la Première Guerre mondiale, *Charlot Soldat (Shoulder Arms)*, 1918
© Roy Export SAS, scan Cineteca di Bologna, courtesy Musée de l'Élysée, Lausanne

A travers des photographies originales et de nombreux documents d'époque, l'exposition met l'accent sur le **caractère politique de l'œuvre du célèbre acteur et réalisateur britannique**. C'est qu'on lui reproche de ne pas s'être engagé auprès de ses compatriotes durant la Première Guerre mondiale. Les caricaturistes s'en donnent à cœur joie, le peuple l'adore et nous aussi. Dans la première salle, le fruit de cette «Chaplinmania» (dessins, affiches, cartes postales) s'ajoute à un autre joyau: l'album *Keystone*, qui regroupe des centaines de photogrammes témoignant de la naissance du personnage de *Charlot*. On avance ensuite chronologiquement vers la consécration. Dans l'avant-dernière salle, des extraits du tournage du *Dictateur*. Filmé par le demi-frère de Chaplin, ce making-of en couleurs n'a été retrouvé qu'en 1990. Au loin, l'envers du décor. Derrière les façades sombres de la guerre surgissent des palmiers. Étrange et jubilatoire. L'exposition rend un bel hommage à celui qui pensait que «tout ce qu'il faut pour faire une comédie c'est un parc, un policier et une jolie fille». Nous y ajouterons le génie et la grâce d'un artiste brillant, devenu l'icône universelle du cinéma muet.

Le tac au tac d'Olia Marincek

Par Francine Zambano

Si vous étiez une grande cause?

La défense des droits des femmes.

Si vous étiez une femme politique?

L'idée d'adhérer à un parti politique ne me séduit pas vraiment. Et il n'y a pas de personnalité politique que j'admire suffisamment pour pouvoir répondre à cette question.

Si vous étiez un personnage de fiction?

Maya l'abeille, parce qu'elle a de jolies rayures, sait voler et son quotidien ne souffre aucun tracas!

Petite, vous vouliez être...

Cela a évolué au fil des années: d'abord danseuse classique, puis physicienne et ensuite journaliste.

Si vous étiez une série TV?

How I met your Mother.

Votre lecture du moment?

En ce moment, je relis *A Thousand Splendid Suns*, de Khaled Hosseini. Il s'agit d'un ouvrage poignant, le genre de lecture qui vous remue.

Vos deux films préférés?

En première position *Les visiteurs*, il me fait toujours mourir de rire. Ensuite *La cité de la peur*. Malgré leur âge, je trouve que l'on n'a rien fait de mieux depuis.

Si vous étiez une chanson d'amour?

Suzanne de Leonard Cohen, car c'est une une chanson qui évoque la question du fantôme, dans sa dimension inaccessible. C'est justement ce qui fait sa beauté.

Qu'est-ce que vous n'aimez pas à l'UNIL?

Les courants d'air à l'Anthropole!



Olia Marincek, nouvelle secrétaire générale de la FAE.
F. Imhof © UNIL

Qu'est-ce que vous appréciez particulièrement à l'UNIL?

Les moutons, surtout les agneaux, et plus généralement le cadre idyllique.

La plus importante invention de toute l'histoire de l'humanité?

La roue. Ce n'est quand même pas rien!

Si vous étiez une future découverte?

Une pilule antitristesse.

Quel don souhaiteriez-vous posséder?

Voler bien entendu, ou alors lire dans les pensées des autres. Quoiqu'il se puisse que je n'aime pas tout ce que j'entends...

Qui suis-je?

concours



F. Imhof © UNIL

Danielle Cuennet, du service des immatriculations et inscriptions, a reconnu **Quentin Tonnerre**, du comité de rédaction de *l'Auditoire* et remporte donc le tirage au sort.

Qui se cache derrière: TRAVAIL – LOGEMENT – SECRÉTARIAT?

Merci d'envoyer vos suggestions à uniscope@unil.ch

Un tirage au sort sera effectué parmi les bonnes réponses. L'heureux-euse gagnant-e se verra offrir un objet de la boutique UNIL.

Impressum ISSN 1660-8283 | Uniscope, p.p. 1015 Lausanne | Unicom, service de communication et d'audiovisuel | Tél. 021 692 20 70, fax 021 692 20 75 | uniscope@unil.ch, www.unil.ch | Editeur **Unicom, Université de Lausanne** | Directeur d'édition **Philippe Gagnebin (Ph.G.)** | Rédactrice en chef **Francine Zambano (F.Zo)** | Rédaction **Cynthia Khattar (C.K.) + Nadine Richon (N.R.) + Mélanie Affentranger (M.A.) + David Spring (D.S.)** | Direction artistique **Edy Ceppi** | Graphisme et mise en page **Joëlle Proz** | Correcteur **Marco Di Biase** | Photo couv. **Felix Imhof** | Impression **PCL Presses Centrales SA** | Arctic Volume White 90 gm², sans bois | Photolitho **Images3 Lausanne** | Publicité **Go! Uni-Publicité SA** à Saint-Gall tél. 071-544 44 70, nadine.zuercher@go-uni.com | Ont participé à ce numéro: **Isabelle Dustin, Anthony Guye-Vuillème, Konstantin Büchler**

Les propos tenus dans *l'uniscope* n'engagent que leurs auteur-e-s.

